L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, N[illegible] RUE DE CHARTRES.

NOUVELLE-ORLEANS.

MARDI MATIN, 29 JUILLET.

FEUILLETON.

HERMANN ET AGATHINE.

NOUVELLE.

PAR Mme ANCELOT.

II.

—Lui!

—Elle!

Il y eut des larmes, des soupirs, des éclats de joie et des exclamations de chagrin et d'étonnement; puis ils se regardèrent, se prirent les mains, se dirent mille tendresses, et quoiqu'ils en eussent bonne envie, ils n'osèrent pas s'embrasser. Ils s'aimaient tant!

Quand revint un peu de calme, on désira savoir de part et d'autre ce qui s'était passé depuis plus d'un an de séparation. Mais quand Hermann voulut parler, Agathine l'interrompit et dit tristement:

—J'ai tout deviné..... des espérances trompées, des déceptions de tout genre, la solitude, la pauvreté..... ajouta-t-elle plus bas; ne vous fatiguez pas aux détails des incidents douloureux de cette situation, mon frère.

Mais la pâleur du jeune homme et ces qu'elle savait la firent changer de ton, et elle reprit gaiement:

—Et tout cela, il faut dîner.

Il ne bougea pas.

—J'ai faim, répéta-t-elle, et vous me donnerez bien à dîner, mon frère.

Ce mot frère, deux fois répété, tombait sur le cœur d'Hermann comme un morceau de plomb si lourd qu'il ne pouvait plus respirer. C'était juste ce qu'il avait éprouvé quand il avait lu dans une des lettres de sa mère, que sa belle Agathine épousait le riche Müller.

Agathine avait tiré du panier ce qu'il fallait pour un bon repas; elle posa le tout sur une table, s'assit et dit à Hermann de s'asseoir. Mais il était debout, immobile, ne l'écoutant pas et se disant à lui-même:

—Sans doute le riche Müller a conduit sa femme à Paris et il lui a permis de chercher son frère dont il a su le malheur.

Toute sa joie était partie et il n'avait plus faim.

Agathine lui dit en riant:

—Dînons, je ne vous dirai rien que nous n'ayons dîné.

Il fallut obéir..... mais le pauvre Hermann ne mangeait, comme on dit vulgairement, que du bout des dents. Agathine regardait avec tristesse, le croyant malade, mais tout à coup il mordit avec une espèce de rage dans un gros morceau et croit de pain qu'il dévora, comme un homme poussant de la meilleure santé possible.

C'est qu'Agathine avait dit:

—Je suis assez pauvre que vous, Hermann, plus pauvre même, car en ce moment je n'ai pas un sou.

Hermann avait bien envie de dire, quel soulagement..... mais n'osa pas. Seulement, devenu gai, calme et confiant, il ne fut plus comme un homme heureux.

Les femmes savent tout..... et les jeunes filles donc! Agathine se mit à rire de bon cœur de ce soudain appétit et reprit gaiement:

—Il faut que je vous raconte mes malheurs.

La figure du jeune homme, de même que celle de la jeune fille, n'exprimait que la gaîté lorsque Agathine commença son récit en ces termes:

—Ah! que la maison était triste à la fin de Noël de l'an dernier; un mois avant votre départ, Hermann, il semblait que toute la joie de la famille était partie avec vous. On avait pourtant mis votre retraît sur votre servuette, à votre place, il restait vide..... Votre cadeau, attaché à l'arbre de Noël, vint seul près du portail. On parla de vous tout le temps du repas..... On parla de vous tout le temps du retour..... On parla à votre réussite, à votre habileté, à votre retour. Mais quand on fut à dire adieu, et qu'il fallut prendre congé, on éclata en sanglots, on fondit en larmes.

—Oh! ma chère et bonne Agathine, dérra Hermann en serrant les mains de la jeune fille qu'il pressa sur son cœur et qui vivement à ses lèvres.

Agathine reprit, après un moment d'interruption qui pouvait sembler un peu trop longue:

—Toute cette maison pourtant avait été gaie. Vous rappelez-vous? On y entendait de doux petits rires joyeux, de folles fraîches murmures dès le matin, des pas légers qui efficacement à peine et s'établissaient aussi chanter.....

Je ne put s'empêcher de dire Hermann, c'est que ceux qui s'aiment paraissent avoir des ailes et voltiger, tant l'affection les soulève et les soutient au dessus de la terre.

—Mais, ajouta tristement Agathine, la qui ce mit on le bonheur était écloses tantôt des ailes, comme une couvée de oiseaux, fut à jamais désolée..... Je ne votre mère ne regardait avec des yeux des yeux et je ne jetais dans bras en pleurant. D'autres fois nous restions toute une journée sans dire un et, au moment de nous coucher, je pere soupirait et murmurait tristement que fait à présent Hermann, seul, une amitié qui lui disait bonsoir..... Alors, vint un autre malheur pour moi: n'aperçus de ce que je n'avais pas vu dans-là..... Oui, je vis qu'on était pauvre depuis j'étais une charge pour la famille, puis que je ne recevais plus rien de dote. Je regardai autour de moi, et je vis. Je vis les enfants n'avaient pas ce leur fallait, que les privations de vos ents étaient continuelles et que moi... je manquais de tout.

Grölich s'en est je vous bien que c'était devoir de travailler pour apporter un de bien-être à la maison.

Je donnai des leçons de musique, du ssin et d'allemand aux filles d'une russe qui séjournait à Waldburg. dura six mois et ce qu'elle me payait utile à ceux qui n'étaient si chers. dans elle dut partir et m'ôta le double économentais à la suivre dans un voyage Italie qui se terminerait par un séjour ris.

Eh bien! vous y êtes Hermann!

Et voilà comment vous êtes là..... près moi, s'écria la jeune homme.

Oh! n'allez pas si vite, les choses du monde, celles qui sont bonnes et élues, longtemps des difficultés..... Votre mère voulut pas me laisser partir et de plus voulut me marier.

Au riche Müller! interrompit Hermann.

Au riche Müller..... Je refusai, votre mère se fâcha et je partis malgré elle..... Je devais me porter malheur..... Et me pourtant pas sans intérêt que je vis alie, cette terre bénie au soleil et des ; mais je désirais ardemment arriver à et ma protectrice, cette bonne ma Solekow, le désirait autant que ; c'était là qu'elle devait retrouver mari.....

Agathine s'arrêta, un léger trouble parut sur son beau visage, il n'échappa point à Hermann et il remarqua aussi que sa voix devint un peu, jusqu'à sa pierre elle prit aussi:

Madame Solekow n'avait pas vu son ri depuis deux ans qu'il était en ance, bien qu'il eut du revenir à Saint-Pétersbourg après trois mois de séjour à ris. Mille prétextes savaient retardé son our, et, au bout d'une année, sa femme lit le petit patience et s'était mise en te pour le rejoindre, mais une lettre de mari lui annonçait lorsqu'elle s'arrêta Allemagne, à Waldburg, pour la maladie de ses filles, qu'elle n'irait pas à ert plus loin, qu'il quittait Paris pour et à Vichy prendre des eaux nécessres à sa santé, et qu'il la rejoindrait à ldburg pour voyager ensemble.

Elle attendit six mois et ce fut alors je la connus, et que je l'aidai dans ducation de ses filles, elles sont jumelles rement d'avoir douze ans. Ce jeu sans regrets que je les ai quittées et r mère! Oh! je n'y puis penser douleur!

Agathine fut interrompue par ses larmes. Puis, un peu honteuse de son embarras et de ses paroles ménéprises et inintelligibles, Hermann l'examinait avec quiétude sans cesser d'interroger.

Enfin, elle ajouta très émue, M. Solekow disait encore cendez-vous à sa femme à Florence où elle attendait vainement, dont elle partit sans le lui écrire pour arriver à l'improviste chez lui. Sans sa demeure à Paris. Il y a un mois. Il voyage arrêté dans la cour de l'hôtel qu'il habite. Vers midi, il était seul à table dans sa pièce d'où il put voir sa femme, ses filles et moi mettre pied à terre, et dire un le vues accourir avec un empressement et entrer les trois dans un salon où il était et les fait entrer.